NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

112 N° 5 1990

Méditation sur «nos premiers parents»

Albert CHAPELLE (s.j.)

p. 702 - 717

https://www.nrt.be/en/articles/meditation-sur-nos-premiers-parents-71

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Méditation sur «nos premiers parents»

C'est à travers la doctrine du péché originel que la théologie catholique garde le souvenir de nos premiers parents. Chacun sait les hésitations contemporaines de l'intelligence chrétienne à propos du péché adamique[1]. Les données scientifiques et la réflexion du sujet moral semblent obscurcir les affirmations traditionnelles sur ce que l'Église semblait regarder jusqu'ici comme «appartenant au fond inaliénable de la religion chrétienne»[2]. La catéchèse de Jean-Paul II[3] apparaît un peu solitaire. Le «catéchisme universel» est attendu avec curiosité.

Notre propos est d'éclairer l'accès à la doctrine catholique la plus traditionnelle, telle que l'expose Thomas[4] ou telle que l'enseigne le Concile de Trente[5]. Nous ne dégageons pas ici les implications rationnelles; nous indiquons les conditions spirituelles d'une intelligence avisée de la doctrine de l'Église. Cette méditation touche la vie spirituelle du croyant. Elle est menée sous l'égide des *Exercices spirituels (ES)* de saint Ignace de Loyola.

Les références au péché de «nos premiers parents» (*ES* 51) et à l'apparition du Christ ressuscité «aux saints pères des limbes» (*ES* 311) sont brèves et sans originalité. Mais l'ensemble des *Exercices* d'étape en étape fait accéder à une intelligence spirituelle capable d'«avoir le vrai sens» (*ES* 352) de l'Église et de ses enseignements. Progressivement, l'âme configurée au Verbe incarné, crucifié, glorifié, s'assimile à sa Vérité; elle entre dans une intelligence plus véridique de son mystère. Elle accède patiemment à la compréhension spirituelle des mystères de la foi. Les *Exercices spirituels* constituent un guide de l'intelligence chrétienne; ils la conduisent à découvrir dans la doctrine traditionnelle des trésors d'intelligibilité, peut-être d'abord égarés.

---

1. Cf. B. POTTIER, *Le péché originel selon Hegel. Commentaire et synthèse critique,* Namur, Culture et Vérité, 1990.
2. Pie XI, *Mit brennender Sorge,* dans *DC* 37 (1937) 901-922.
3. JEAN-PAUL II, *Le créateur du ciel et de la terre. Catéchèse sur le Credo II,* Paris, Cerf, 1988, p. 177-265.
4. *Somme théologique* I^{a}, q.90-106; I^{a}-II^{ae}, q. 81-83.
5. DZ-SCH 1510-1516.

Nous avons tenté de décrire ce chemin, ce pèlerinage[6], en quête d'une compréhension renouvelée des mystères du péché et de la paternité d'Adam. En suivant la route des *Exercices spirituels,* nous nous approchons d'une adhésion plus éclairée à la doctrine de l'Église. Nous trouvons une mémoire aimante et vive de nos premiers parents[7].

De notre péché à la paternité d'Adam

Au fil des quatre semaines des *Exercices,* nous mettrons progressivement en relief les propositions suivantes:

1. Le péché est une réalité proprement théologique: le secret ne s'en révèle que dans la colère et la charité du Dieu de l'Alliance, sur la Croix du Christ.

2. Le péché n'est identifiable que dans la mémoire spirituelle: il nous est révélé comme une idolâtrie.

3. Tous les péchés du monde se laissent reconnaître en première personne, face au Christ crucifié, qui pour moi s'est fait homme pour opérer la rédemption du genre humain et me sauver de l'enfer.

4. Le péché d'Adam et Ève trouve sa place dans cette mémoire et cet aveu; le désordre de l'agir humain demeure, comme la mort, le signe permanent de son action — lors même qu'il a été effacé dans le croyant par la foi baptismale de l'Église.

5. La vie spirituelle se déploie dans la suite, l'imitation, le service et l'amour du Christ. Elle partage son combat contre le Prince de ce monde et ses séductions. Elle implique toujours des choix éclairés par l'abnégation du vouloir propre pour accomplir en tout la volonté de Dieu.

6. La compassion à la Croix du Christ est assimilation à sa souffrance, rédemptrice de mes péchés par la puissance de sa charité et la souffrance de son humanité. Sa Passion achève la pénitence de l'humanité blessée par le péché adamique et s'accomplit dans la condescendance du Fils incarné; descendu aux Enfers, il découvre et restaure, dans l'obscurcissement du mystère de sa filiation divine, la paternité humaine d'Adam.

7. L'intimité du Christ glorieux implique la manifestation de sa charité fraternelle à tous les délaissés de l'histoire et singulière-

6. Nous avons présenté ailleurs cet «itinéraire spirituel» des *Exercices* comme «phénoménologie de la liberté»; cf. *Les fondements de l'éthique. La symbolique de l'action,* Bruxelles, Éditions de l'Institut d'Études Théologiques, 1988.

7. Notre propos doit beaucoup au Père Gaston FESSARD et à sa *Dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola,* Paris, Aubier, t. I, 1956; t. II, 1965.

ment à ceux qu'il nous a donnés, par son Incarnation et sa Résurrection, comme nos pères dans la foi. Le partage de la gloire du Ressuscité opère la reconnaissance d'une filiation spirituelle et d'une origine charnelle unique.

8. La méditation du péché originel apparaît ainsi constitutive de la maturation d'une vie morale marquée par la grâce divine et rythmée dans l'Esprit Saint par la reconnaissance de notre filiation adamique dans le Verbe fait chair, Premier-né de toute créature et Premier-né d'entre les morts.

Cet ensemble de propositions traditionnelles est ici exposé suivant le mouvement des *Exercices spirituels* et leurs quatre semaines (*ES* 1). Nous noterons au fur et à mesure l'approfondissement et l'élargissement de l'intelligence du péché.

L'offense de Dieu

1. Le péché est offense de la charité divine. L'orgueil, la désobéissance, la malice de la faute sont contraires à la Majesté, à la Sagesse et à la Bonté de Dieu. Comme tout péché, le péché adamique appelle à jamais la colère de Dieu: appel est toujours fait à sa Miséricorde. C'est sur la Croix, plantée en ce monde, et dans le Cœur transpercé pour moi, qu'apparaît ce mystère du péché du monde (*ES* 53).

Ces notations théologiques sont déterminantes: elles sont plus fréquemment rappelées à propos des péchés personnels, surtout mortels, qu'à propos du péché originel. Si celui-ci, en nous comme en Adam, est un véritable péché, elles demeurent cependant toujours pertinentes.

La révélation de l'idolâtrie

2. Tout péché n'est donc identifiable que dans la Révélation. Cela n'infirme pas le jugement de la conscience morale ni les discernements opérés par la raison pratique sur l'inclination au mal repérable dans la condition humaine (*ES* 32-42). Tout de même, la voix de la conscience est le plus souvent sourde, muette ou étouffée, si la Parole de Dieu ne s'y manifeste pas, pour assurer ou réformer le jugement d'une part, pour y révéler et attester d'autre part la charité divine. Celle-ci suscite, incline et accomplit le vouloir du bien; elle permet, combat et sanctionne nos vouloirs mauvais. Surtout Dieu seul peut se révéler personnellement contrarié, offensé par les agissements de créatures qu'il a aimées et adoptées.

Cette portée théologique du péché est plus familière aux exégètes, dogmaticiens et spirituels qu'aux moralistes. D'où une annexion de la doctrine du péché personnel — rationnellement repérable — par la théologie morale et de la doctrine du péché d'origine par la dogmatique, tentée de l'objectiver comme une entité séparée, incompréhensible. Cette situation explique (pour une part) certaines tentatives contemporaines d'une réintégration du péché originel dans la réflexion morale. Elle implique la séduction opérée par la réflexion transcendantale sur les conditions d'exercice de la moralité. Au risque de mettre en lumière la spontanéité du sujet moral au détriment de son appartenance à la genèse de l'humanité et de sa solidarité avec les faits et gestes d'autrui. Il n'est pas superflu de noter au passage l'insistance partiale et unilatérale de Marx sur cette genèse concrète de l'humanité. Son influence — à l'opposé de l'idéalisme kantien — conduit certains théologiens à identifier le péché originel aux déficits, contrariétés ou injustices qui marquent la vie sociale des hommes dans son déroulement historique. Elle ne doit pas cacher l'insistance marxienne sur l'autogénération de l'humanité, sociale et historique, par le travail et par la praxis révolutionnaire. Cette dialectique est trop anthropocentrique, «matérialiste», pour demeurer ouverte au discernement du bien et du mal, à la reconnaissance de l'Absolu de Dieu et de sa Charité.

La tradition chrétienne et déjà biblique échappe à cette visée réductrice: elle la dénonce comme idolâtre. Elle sait aussi que le péché ne se découvre pas par réflexion du sujet sur son acte, et les conditions, cachées ou non, de son surgissement. Selon la Bible, le péché est connu quand il est reconnu et confessé. Mais reconnaître (*ES* 43) et confesser (*ES* 44) les péchés, c'est toujours les découvrir au passé, comme des faits et gestes déjà posés consciemment ou non. Le fait des péchés déborde toujours le pénitent: il se repent du péché qu'il a commis et ne peut plus ne pas avoir commis. Il confesse et pleure aussi les péchés des siens: qu'il les ait commis ou non, il ne peut pas ne pas en reconnaître, en lui aussi, la présence agissante et perverse.

Face au Crucifié

3. Le croyant ne connaît véritablement le péché que dans un acte de la mémoire spirituelle. C'est en faisant acte de présence à son passé et au passé des siens, c'est en se remémorant ses fautes et leurs fautes qu'il se découvre pécheur, objet de la colère et de la fidélité divines. Cette mémoire du péché s'appuie dès l'Ancien

Testament sur le mémorial de l'Alliance et de la création: elle s'articule suivant la loi proclamée par révélation et intimée à la conscience. Dans la Nouvelle Alliance, cette mémoire des péchés s'approfondit immensément de se voir mesurée par la Croix. La méditation et la mémoire de la Croix, plus exactement la contemplation du Crucifié ouvre la mémoire de chaque chrétien à la confession et au repentir de ses propres péchés. En regardant Celui qui porte les péchés du monde, le chrétien voit de quoi il est personnellement sauvé. C'est dans la contemplation du Sauveur que se découvrent les dimensions du péché et la multiplicité des péchés dont il me sauve. C'est sans doute ici que l'Amour crucifié opère la plus intime conversion du regard. S'il m'a aimé et s'est livré pour moi, tout ce qu'il a souffert était pour moi. Si pour moi il a porté tous les péchés du monde, c'est donc qu'il avait à m'en sauver. Si pour moi, il s'est fait homme et est passé de la vie éternelle à la mort temporelle, c'est qu'il me fallait être sauvé des péchés commis ou non par moi. J'en suis assez solidaire pour qu'ils induisent en moi mort et damnation; j'ai besoin pour eux de sa mort rédemptrice (*ES* 53).

C'est dans le sacrifice du Christ que chacun d'entre nous découvre de quoi il est sauvé, c'est-à-dire de quoi il était coupable, l'ayant voulu ou non, et à quoi il était condamné, le sachant ou non. La mémoire pécheresse ou pharisienne proteste ici avec la plus extrême violence: elle refuse toute culpabilité qu'elle n'a pas voulue; elle dénie toute faute qu'elle n'a pas délibérée, elle nie toute offense qu'elle n'a pas perpétrée. Davantage, elle crie à l'injustice; elle s'imagine à tort se voir imputé ce qu'elle n'a pas choisi; elle se proclame innocente de ce qu'elle n'a pas inventé, injustement condamnée à mort pour un acte qu'elle n'a pas posé, atrocement bafouée par la damnation encourue, avant même d'avoir pensé. C'est, répétons-le, la mémoire pécheresse ou pharisienne qui nous conduit à ces impasses où nous nous faisons pécheurs en nous faisant orgueilleusement meilleurs que les autres, nous désolidarisant d'eux pour nous justifier égoïstement.

Cette pensée fait le fond de l'argumentation polémique contre la théologie traditionnelle du péché originel. Elle obscurcit la conscience chrétienne dans la perception des «structures de péché», qui culpabilisent tant de contemporains sans que leur soit ouvert un chemin de libération véritable. Le défaut de ces argumentations réside dans une déficience grave de la mémoire spirituelle. Celle-ci doit se souvenir au présent du Dieu de l'Alliance et du Salut, elle doit

célébrer le mémorial de l'Alliance nouvelle et éternelle dans le sang du Christ pour pouvoir entrer dans le souvenir, la découverte et la reconnaissance des péchés pardonnés. C'est dans la lumière de la Croix que les péchés se révèlent à la mémoire du pénitent dans leur immensité et leur multiplicité. Face au Crucifié qui porte les péchés du monde, devenu péché pour moi, je confesse en moi la présence, l'action, la perversité de tous les péchés commis. Tous offensent mon Sauveur; de tous, le pécheur que je suis s'est fait le complice et est devenu la victime.

Le triple péché

4. C'est dans cette confession de l'immensité du salut et de la perdition que la mémoire spirituelle reconnaît pour sa honte le *péché des anges* ratifié par mon orgueil, condamné sur la Croix et racheté par l'humilité du Verbe incarné (*ES* 50) (a). C'est dans la même confession du Juste crucifié que la mémoire spirituelle reconnaît à sa confusion le *péché de mes premiers parents* ratifié par mes transgressions, condamnées par la mort et rachetées par l'obéissance du Fils éternel, le Nouvel Adam (*ES* 51) (b). C'est dans la confession de l'amour du Crucifié que la mémoire spirituelle se rappelle, à sa honte et confusion, les *péchés indéfiniment multiples* de l'humanité: ils ont encore proliféré, puisqu'avec tous j'ai péché contre la Bonté infinie livrée à nos péchés et surabondante pour notre justification (*ES* 53) (c).

(a) La mémoire chrétienne du pécheur pénitent se trouve toujours précédée par le péché. Celui-ci domine le monde dans lequel elle se découvre cependant créée. Au principe de toute création, le péché a été commis et le Prince de ce monde en a fait un abîme d'«orgueil» et un «enfer» de perdition. La réflexion du pécheur sur ses actes ou ses conditions ne découvre pas ce mystère d'inquité: celui-ci nous est dévoilé par la Croix sur laquelle est élevé celui qui, pour les croyants et en chacun d'eux, jette à bas le Prince de ce monde (*ES* 50).

(b) De même, la mémoire chrétienne du pécheur pénitent se trouve toujours précédée et affectée par le *péché adamique*. Celui-ci marque l'humanité à laquelle elle se découvre appartenir. À l'origine de toutes les générations humaines, le péché a été commis et «nos premiers parents» ont fait de nos vies un chemin de «pénitence», dès lors que la mort n'a cessé de nous disputer à la vie. Ici aussi la réflexion du pécheur sur ses actes et ses inclinations, **sur le désordre de son activité, ne découvre pas ce mystère de la**

chair adamique opposée à l'Esprit Saint. Ce mystère n'est révélé que sur la Croix où se trouvent cloués nos péchés avec le Fils de l'Homme devenu le Nouvel Adam d'une humanité régénérée (*ES* 51).

(c) De même, enfin, la mémoire du pécheur pénitent se trouve toujours immergée et précédée par les *péchés du monde.* Tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu pour ne pas avoir à payer le salaire du péché, la mort éternelle. En chaque faute humaine, le chrétien repenti discerne les traits défigurés de la Bonté divine: dans l'Esprit Saint, le chrétien reconnaît sa complicité sans mesure avec cette «malice» quotidienne et cette injustice infinie. La réflexion du pécheur sur ses fautes morales ne lui révèle pas ce mystère de la tristesse infligée à l'Esprit qui est Seigneur et qui donne la vie: il n'est révélé que par le Crucifié devenu péché pour nous et dont le cœur transpercé par la mort temporelle nous offre l'eau et le sang en gages de la vie éternelle.

C'est ainsi dans l'humilité et l'amour que la mémoire chrétienne reconnaît la profondeur, l'ampleur, la largeur des péchés qui lui sont remis. Elle en découvre l'immensité rythmée par les dimensions du monde, de l'humanité et de la profusion des jours. Le péché angélique, le péché adamique et le péché du monde se révèlent dans la foi pénitente comme les profondeurs, conscientes ou non, imputables ou non, des péchés que j'ai sans doute commis, auxquels j'ai peut-être consenti et dont j'ai été certainement sauvé, que Dieu m'en ait préservé ou libéré. La confession du salut et la reconnaissance pour le Sauveur passent par la reconnaissance de ces abîmes et de ce mystère d'iniquité, de mort et de perdition (*ES* 65).

Il convient de recueillir dans cette lumière toute la révélation divine du péché: il déborde toute connaissance. Il faut accueillir de la Parole de Dieu la mémoire de l'iniquité qui précède tout temps, est présente dès le temps et à chacune de nos heures. C'est encore reconnaître face au Crucifié, qui pour moi s'est fait homme, ma connivence et ma complicité avec le péché de l'esprit, le péché de nature et le péché du monde, dont il veut me sauver quand il œuvre à la rédemption du genre humain.

«Priez pour nous, pauvres pécheurs...»

Le péché d'Adam et Ève trouve sa place dans cette mémoire spirituelle. La reconnaissance du péché de nos premiers parents fait partie de la reconnaissance du péché toujours plus grand, toujours déjà présent et que seul précède, déborde et efface l'amour toujours **plus grand encore de notre Dieu. En effet, dans le mouvement**

du repentir, il ne suffit pas de se rappeler ses fautes, il faut encore discerner le désordre de ses activités, comme il faut mesurer notre connivence avec la superbe du Prince de ce monde et de ses idoles faites de main d'homme. Ce désordre de nos activités, de notre affectivité comme de notre imaginaire a été traditionnellement nommé la *concupiscentia*: elle demeure dans l'affectivité et l'imaginaire de chacun l'effet et le signe permanent du péché de nature que l'homme se transmet en héritage avec la vie depuis qu'elle ne peut plus qu'aspirer au salut, c'est-à-dire depuis son origine (*ES* 63,2).

L'expérience spirituelle du repentir trouve l'homme trop engoncé en lui-même pour qu'il puisse aisément reconnaître hors de lui l'acte du péché angélique et le fait du péché adamique: il ne reconnaît pas davantage le péché d'autrui, même s'il s'en fait l'accusateur. Il faut les yeux de la charité, donc de la foi, pour voir Dieu offensé, pour discerner la réalité de l'offense faite à Dieu par la créature, par les hommes et par autrui, et donc d'abord par moi-même. La conversion où s'institue la vie spirituelle n'est pas encore la compassion active, la coopération à l'œuvre rédemptrice: celle-ci seule donne au fidèle la perception vive des péchés, de la mort et de l'enfer dont le Christ nous a sauvés. Certes, dans le mouvement de la contrition, le cœur pénitent découvre à l'intérieur de lui-même les péchés, les désordres et les complicités qui sont les signes et les gages, les effets et les conséquences du péché du monde, d'Adam et des démons (*ES* 63). Sans doute encore le pénitent doit-il renoncer aux œuvres de ténèbres; il doit lutter contre la concupiscence, le désordre qui l'incline au mal; il doit surmonter les tentations des esprits mauvais. Mais, dans ce combat dont il se découvre l'enjeu, le pénitent ne discerne pas encore le drame spirituel dont le Fils, dans la chair, est l'acteur, l'enjeu, la victime et le prêtre. Le pécheur pénitent découvre la nécessité d'être sauvé et il apprend à se détourner de ce qui s'oppose à son salut; il ne se reconnaît pas encore appelé à suivre, imiter et servir son Sauveur; il ne coopère pas encore activement à l'œuvre de la rédemption; il n'en mesure dès lors ni la nécessité pour le monde, ni la joie pour Dieu (cf. *ES* 4, 9, 10, 11).

Le repentir du péché et l'acte de la conversion ne suffisent pas à éclairer spirituellement l'intelligence de la foi de l'Église dans le mystère d'iniquité. Certains ne perçoivent pas cette insuffisance. Tentés de mesurer la révélation du péché à leur expérience de repentir et de conversion, ils sont amenés à réduire la révélation divine du mal dans le monde à l'expérience du mal dont ils se sont dépris

ou dont ils ont encore à se déprendre. Dès lors, les origines et les aboutissements du péché restent méconnus. Le péché des anges et celui d'Adam se trouvent identifiés et réduits au péché du monde chaque jour affronté comme ce qui reste étranger à la bonne volonté du croyant; la mort et l'enfer ne sont pas compris comme salaire et fruit du péché et sont dès lors réduits à un phénomène vital naturel ou à une projection de l'imaginaire. Pour peu que cette expérience chrétienne, trop débutante, s'empare des instruments réflexifs proposés par la pensée contemporaine, elle aboutit aux «démythisations» connues et réduit les origines effectives du péché aux conditions a priori de la possibilité du mal dans la liberté humaine. Il convient donc de laisser s'approfondir la vie spirituelle encore commençante. C'est en progressant encore qu'elle découvre dans l'humilité le mystère du péché, la terrible réalité de la haine et, alors seulement, ses origines.

La suite du Christ et l'ennemi de la nature humaine

5. C'est dans l'amour de Jésus Christ (*ES* 104) et la contemplation des mystères de sa vie (*ES* 101 ss; 261-288) que le croyant grandit en humilité. Cette disposition est indispensable à la lucidité. Le croyant est éclairé tout ensemble sur la vie et le cœur du Christ, sur son propre cœur et sur sa propre vie. Il se découvre dès lors engagé dans une activité qui de toutes parts déborde ses intentions et ses propos. Cette action est un combat dont le croyant n'est pas seulement l'enjeu, mais aussi le lieu et l'acteur (*ES* 136-157). L'assimilation au Christ passe par les actes de la liberté du fidèle: elle l'appelle et le conduit au-delà de lui-même jusqu'à la foule immense des hommes et des saints; elle lui donne part à l'Évangile et à l'Église.

Face au Christ le chrétien découvre que la vérité ne se gagne que sur l'erreur et l'amour sur la haine. Impossible de «suivre» (*ES* 104) le Christ sans démasquer l'antichrist, Lucifer et ses démons, qui se déguisent en anges de lumière (*ES* 139, 332 ss). Impossible de suivre et d'aimer le Christ sans triompher avec lui des tentations de Satan, sans discerner son œuvre de celle de l'ennemi de la nature humaine, sans distinguer la «vie véritable» (*ES* 139), donnée en partage, des illusions mortifères cachées dans les richesses et les complaisances de ce monde.

Dans cette lumière de l'Évangile, le mystère d'iniquité prend figure; sa présence universelle se vérifie là même où Dieu fait grâce de ses dons et de ses biens. La vie du fidèle est affrontement à la

puissance des ténèbres, sans quoi il n'entre pas dans l'humilité de la lumière. La reconnaissance de la présence et des séductions de l'Ange mauvais, de Satan, est constitutive du combat spirituel. Celui-ci ne se réduit pas à l'ascèse de la vertu; il est discipline et partage de la lutte du Christ contre Satan pour la louange, le respect et le service de Dieu. Le «discernement des esprits» (*ES* 328) trouve ici la place que lui a assignée la tradition de l'Église: là où le mal n'est pas seulement refusé, mais nommé et démasqué sous l'apparence du bien; là où la lumière de la vie dissipe les illusions d'un imaginaire et d'une affectivité pas encore assez accordés à la vérité de Dieu et de la droite raison.

La présence et l'action des esprits mauvais est assez immédiatement perceptible à qui suit le Christ avec quelque exactitude: la réalité du péché angélique de l'orgueil et de la haine y est effective, aussi spirituellement tangible que l'amour-propre et que ses sortilèges. Cette participation au drame des deux amours et des deux cités est constitutive de la suite du Christ. Elle se manifeste comme une tâche et un service à l'«imitation» (*ES* 104) du Christ Seigneur pour la gloire de Dieu toujours plus grande. L'affrontement à Satan est primordial dans le cheminement spirituel. Il est explicite, avant même que le chrétien ait effectivement renoncé à faire sa volonté propre ou à chercher en autrui la sanction de sa valeur et la reconnaissance de ses mérites. La réalité de Satan, de ses séductions, de ses œuvres est immédiate pour qui aime le Christ. Il voit dans la vie du Verbe rédempteur l'«humilité» (*ES* 146, 167), qui répond à la superbe de la créature spirituelle, à la haine de l'ennemi de la nature humaine, à l'orgueil du Prince de ce monde.

Peut-être faut-il avancer encore dans les voies de l'Esprit pour reconnaître dans l'œuvre du Christ la restauration d'une humanité blessée par sa faute originelle et la réparation du péché d'Adam.

La mort du Fils et le père humilié

6. C'est à la fin que se découvre l'origine. C'est au terme de la vie humaine du Christ que réapparaît la genèse de son humanité et en lui de la nôtre. Il faut la communion à la passion et à la mort du dernier Adam pour découvrir en nos vies l'œuvre, la présence et la personne du premier Adam. La Femme, nouvelle Ève au pied de la Croix, atteste en son Fils Premier-né l'origine et la destinée, la fragilité aussi de sa chair, mortelle comme la nôtre. Elle contemple dans la mort du Fils de l'Homme le salaire du **péché des hommes, de tous les hommes et d'abord du premier**

d'entre eux (*ES* 208, 297).

Le face à face et le cœur à cœur avec le Christ en sa passion et en sa mort est le lieu secret où le contemplatif achève de découvrir l'individualité humaine, le nom propre, l'unicité personnelle de Jésus, le Dieu sauveur. La «compassion» (*ES* 203) de l'amour pour Jésus en Croix est épreuve de ses traits singuliers, de son visage unique, de son regard personnel. Le partage de sa passion pour moi et la souffrance avec lui et pour lui (*ES* 197) scellent à jamais, pour les yeux de la foi, l'unicité de sa personne. Il n'est qu'un seul de toutes les victimes et de tous les morts, il n'est qu'un seul de tous les fils d'homme: il est le seul, le Fils de l'Homme, en qui s'identifient et se stigmatisent toutes nos souffrances et nos morts. Pour le fidèle, il est à lui seul le sceau et le symbole de la condition humaine. Dans l'obscure clarté de la Croix et l'union à sa douleur aimante, il condense toute la destinée humaine et la rappelle à sa seule origine. Il n'est que le Fils meurtri, le Fils du Père qui s'est livré, le Fils de Marie qui a été livré. Il est le Fils de Dieu qui s'est anéanti, il est le Fils de l'Homme dont la filiation est récusée. Il remet son Esprit entre les mains du Père que les incrédules lui refusent, il livre l'eau et le sang issus de la race humaine qui l'exclut.

Si la fille de Sion témoigne de la génération davidique du Fils de l'Homme, la Nouvelle Ève à la Croix atteste aussi sa filiation adamique. Il meurt d'être fils d'Adam, bien qu'il soit Fils de Dieu. Et il est aussi violent de nier sa filiation humaine que sa filiation divine. Si l'humanité se rassemble en lui, c'est dans le sang d'une génération commune. La réalité mortelle de sa filiation adamique est gage et symbole de la paternité d'Adam: il en a reçu le sang qui coule en toutes les veines humaines et il en a porté le péché qui nous est à tous congénital.

La mémoire chrétienne a identifié souvent le Calvaire avec le lieu où fut inhumé Adam, tout comme l'Évangile attestait sur le Golgotha la présence cachée de la Nouvelle Ève et du Nouvel Adam, du Paradis. Sans la communion à la mort sacrificielle du Sauveur, la prière chrétienne ne connaît pas la portée de la faute adamique. Sans la contemplation du Fils transpercé, comment la prière chrétienne peut-elle reconnaître les traits du père humilié qui ne put — de son fait et de sa faute — nous transmettre la vie qu'en menant à la mort?

Il faut la Croix pour repérer le péché d'Adam. Cet aveu de la foi chrétienne nous fait ressouvenir que le drame de notre condi-

tion humaine est celui d'une paternité de toujours blessée et d'une filiation méconnue; il nous donne à contempler dans le Fils consubstantiel au Père selon sa divinité, consubstantiel à sa mère selon son humanité, le Fils de l'Homme. Le respect de sa filiation humaine est aussi vénération du père commun de tous les hommes.

La compassion à la douleur du Christ est plus qu'un combat spirituel. C'est le partage d'une passivité mortelle. C'est l'épreuve d'une filiation méconnue. C'est la découverte d'une génération divine et d'une paternité humaine que la maternité virginale de la Nouvelle Ève annonce uniques et communes.

La compassion unit le fidèle à l'Homme des douleurs et donne la charité qui partage toute douleur humaine. L'âpreté de la Passion et la force de la compassion ne sont guère les lieux de l'illusion spirituelle. C'est qu'il ne s'agit plus de combattre et de démasquer, mais de pâtir et de manifester dans la chair la fidélité à l'humanité rassemblée. Rassemblée dans la mort, elle est une par la douleur et par le sang. Elle est une de naissance, comme elle est réunie pour la même béatitude. Le mystère de la Croix éclaire la mort, il éclaire notre genèse: nous sommes tous des fils corporellement. Nous avons en partage la même mort corporelle, toute personnelle mais commune; nous avons part à la même génération corporelle, unique et commune. Le Nouvel Adam a souffert pour rassembler dans son corps les enfants de Dieu nés de la même chair et que ne peut toujours disperser la mort.

Ce retour à l'origine accompli dans la mort est enseigné par la doctrine chrétienne de la descente aux enfers (*ES* 208, 219). La prière, l'homilétique et l'iconographie chrétienne y ont vu les retrouvailles du Fils avec son Père des cieux et en même temps avec son premier père terrestre (*ES* 311). Restaurer l'humanité, n'est-ce pas condescendre à ses plus secrètes blessures? et comment descendre jusqu'au plus profond de l'abîme du péché sans rencontrer la paternité humiliée d'Adam, le délivrer de l'Hadès et le reproposer à la vénération de tous ses fils? La mystique chrétienne a contemplé amoureusement la descente du Christ aux enfers et la veillée du Samedi Saint comme la célébration du mystère des retrouvailles du Christ avec ses premiers parents comme avec sa Mère (*ES* 219, 299). La communion à la lumière obscure et à l'ombre salutaire du Samedi Saint est redécouverte en chacun de ses origines, de sa filiation humaine et divine. Elle ramène les cœurs des fils à leur père, sur la terre comme au ciel. Le réalisme spirituel de cette contemplation du mystère de la paternité a mieux été reconnu en

Orient qu'en Occident. Une conception trop juridique de la rédemption rend inattentifs à cette redécouverte de la paternité, à ce retour au Paradis et à la rencontre d'Adam et d'Ève, nos premiers parents. Ce n'est pas une raison de réduire la doctrine traditionnelle à une expérience morale, coupée de ses origines et aveugle sur le mystère de la paternité. Que celle-ci ne s'avère que dans la mort, l'homme le sait. Il préfère l'oublier. La théologie, de même, risque de renier la filiation humaine quand elle ne passe pas par la nuit de l'esprit où se manifeste Celui dont toute paternité tire son nom.

La gloire du Fils Unique et de notre père commun

7. L'union transformante est communion à la charité et à la génération divines. Elle est découverte du rayonnement de Dieu dans la chair devenue le lieu et le gage de sa «gloire» (*ES* 221). L'assimilation au Christ glorieux est participation à sa nature divine et à sa nature humaine: elle fait notre adoption dans sa génération divine de notre fraternité dans la chair dilatée en espace de charité pascale (*ES* 223-224). L'Esprit se joint à notre esprit pour appeler Dieu: *Abba,* Père, et confesser en Jésus le Seigneur, le Fils unique en qui se symbolisent et se résument toutes nos générations humaines.

Cette profusion de la chair de génération en génération apparaît désormais dans le Christ comme surabondance de l'Esprit et de l'amour. La communion fraternelle dans la foi et le baptême se fait transparente de la charité de Dieu, qui se répand d'âge en âge comme une grâce commune. À qui reconnaît la béatitude dans ces liens de l'amour qui rassemble et réunit les hommes dans une filiation commune, les liens de la chair apparaissent porteurs de la gloire du Père. La chair commune est gage de la même origine et de la même destinée, en corps comme en âme. Et si le réalisme de la foi trinitaire ne déçoit pas, il implique l'affirmation résolue d'une réelle et identique origine dans la chair, comme il nous atteste une même et physique destinée corporelle dans le ciel de la résurrection. À qui discerne dans la chair le symbole et le gage, le germe et le fruit de l'Esprit, — et c'est le mystère du Ressuscité et de l'union transformante —, notre filiation divine commune assure et fonde notre commune filiation humaine. Adam est notre père commun — donc unique —, puisque Dieu non seulement nous a créés, mais s'est fait déjà très réellement notre Père dans le Christ par l'Esprit. Il ne suffit pas de reconnaître la paternité d'Adam, il faut encore célébrer son unicité pour que rien n'ait été gaspillé dans la chair et sur terre de ce que nous espérons dans l'Esprit pour le ciel.

Le monogénisme est-il seul compatible avec la doctrine catholique du péché originel? Pie XII ne pensait pas pouvoir le nier[8]. L'espérance chrétienne ne reconnaît-elle pas dans le monogénisme strict, dans l'unicité du père commun de toute l'humanité, un gage quasi sacramentel de notre commune résurrection dans le Fils unique glorifié? Cette communion à la charité divine nous rassemble en cette unité de corps et d'esprit qui atteste l'universalité sans rivage de la fraternité humaine. Elle assure aussi l'héritage de nos pères dans la foi comme dans la chair. Comment se laisser réconcilier avec le Père des cieux qui nous pardonne si nous ne pardonnons à nos pères qui nous ont précédés dans cette réconciliation? La gloire du Ressuscité et l'union du mystique avec Dieu nous sont données dans l'Eucharistie comme les sources de cette reconnaissance. Hors de ce réalisme trinitaire et sacramentel, les fidèles, oublieux du corps de gloire, méconnaissent leur condition toute filiale. Ils se veulent sans père commun, terrestre sinon céleste. Oublier l'unicité d'Adam, est-ce compatible avec la foi dans le Dieu unique, Père de tous, des vivants et des morts? Nous ne le pensons pas. La gloire du Fils unique rayonne-t-elle de tout son éclat aux yeux de qui ne la voit pas se déployer dans une fraternité universelle, scellée corporellement dans la même paternité humaine? Nous ne le croyons pas.

Pour obtenir l'amour du Fils de l'Homme

8. La méditation du péché originel apparaît profondément inscrite dans la croissance de la vie spirituelle. Elle n'est pas un préalable. elle demeure une implication constante de la vie dans la charité. L'abîme de l'amour divin se laisse deviner dans les dons de la création et de la rédemption, et l'Esprit Saint ne nous le révèle qu'en nous manifestant toujours à nouveau la grâce qui surabonde (*ES* 234). La gratuité de l'amour divin ne se reconnaît pas seulement dans la création *ex nihilo,* elle se confesse encore en ce que nous avons été aimés alors que nous étions par nature fils de la colère. La surabondance d'une pure grâce se laisse discerner dans la reconnaissance du péché de nature qui, avant toute faute particulière, nous a livrés au prince de ce monde. Les charismes les plus délicats de l'Esprit Saint sondent ces profondeurs de Dieu, où nos péchés sont toujours contemplés comme les lieux où la charité divine offensée s'est renouvelée et redoublée pour nous restaurer.

8. Cf. Pie XII, Encyclique *Humani generis*, dans *DC* 47 (1950) 1165 s.

La présence de Dieu et à Dieu (*ES* 235), la coopération à l'œuvre et à la passion de Dieu (*ES* 236), la participation à la justice et à la miséricorde de Dieu (*ES* 237) se laissent contempler dans l'amour que nous recevons et obtenons de notre Dieu. En cette plénitude de grâce, le péché n'est plus nommé, comme il est «oublié» de Dieu. Ce silence du Verbe dit haut et fort l'initiative gratuite et charnelle de la Paternité divine. Il atteste dans l'Esprit Saint et confirme dans le chair la générosité première et glorieuse de notre Dieu. Nous sommes enfants de Dieu dans le Fils de l'Homme.

La mémoire aimante de nos premiers parents

Péché originel et vie spirituelle. Nous avons laissé se déployer, au rythme de sa croissance, les étapes de la vie spirituelle et de la reconnaissance du péché et de la paternité d'Adam.

La méditation du péché originel ne peut se satisfaire d'un cadre étroit. La malice du péché et la nécessité de la conversion demeurent des références obligées de la considération du péché des origines. Nous avons fait mémoire de la faute de nos premiers parents dans la confession du salut (*ES* 51-53). Nous avons en même temps rappelé, dans l'imaginaire et l'affectivité du pénitent, le désordre — la concupiscence —, trace du péché de nature, même effacé par la grâce baptismale et la foi dans le Sauveur (*ES* 62).

Il fallait cependant prolonger la méditation. Car la connaissance du péché ne s'obtient pas dans son seul acquittement, mais sur tout le chemin d'illumination, de confirmation et de communion qui nous restaure dans la sainteté. Le combat spirituel contre l'Adversaire (*ES* 136-147), le partage de la Passion du Christ et de sa condition mortelle — adamique — (*ES* 190 ss), la communion charnelle et spirituelle à sa filiation humaine et divine (*ES* 218 ss) scandent les étapes de la vie morale et spirituelle du chrétien. Il faut tout ce pèlerinage pour qu'il se découvre fils dans le Fils Premier-né d'entre les morts, Nouvel Adam et Premier-né de toute créature.

C'est dans cette lumière eucharistique et trinitaire que notre condition adamique se trouve restaurée. Les yeux de la foi s'ouvrent sur le mystère de la génération humaine et de la paternité d'Adam, le premier de nous, pauvres pécheurs. Nous retrouvons une mémoire aimante de nos premiers parents.

Nous avons parcouru cet itinéraire suivant le chemin des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Le parcours des trois voies traditionnelles est repris, on le sait, dans la suite des quatre semaines. Il

convenait d'indiquer cette référence pour inscrire notre texte dans la tradition chrétienne. Nous n'avons pas mesuré la doctrine de l'Église à l'expérience, à la vie ou à la prière du fidèle. Nous avons rappelé le pèlerinage spirituel à parcourir pour accueillir dans leur lettre et leur esprit tous les enseignements de l'Église sur le péché originel et sur nos premiers parents.

B-1150 Bruxelles
Rue du Collège Saint-Michel, 60

Albert CHAPELLE, S.J.
Institut d'Études Théologiques

Sommaire. — Les *Exercices spirituels* laissent accéder à l'intelligence du «véritable sens» (*ES* 352) de l'Église et de ses enseignements. Progressivement, l'âme configurée au Verbe Incarné s'assimile à la Vérité révélée. Elle entre patiemment dans une compréhension renouvelée des mystères de la foi. En suivant les étapes des *Exercices spirituels,* elle s'approche peu à peu d'une adhésion plus éclairée aux enseignements de l'Église concernant le péché originel et la paternité d'Adam. Cette méditation est en quête d'une mémoire aimante et vive de nos premiers parents.